

L'église protestante de Boufarik

par Georges Pons

D'ABORD annexe de l'église de Blida, celle de Boufarik ⁽¹⁾ ne fut constituée en paroisse distincte que par décret du 23 novembre 1875. Tout comme son église mère, elle était affectée au culte de l'église luthérienne; pour reprendre la terminologie d'alors il s'agissait d'un « oratoire de la confession d'Augsbourg » et les cultes avaient lieu alternativement en français et en allemand.

En superficie, elle était alors une des plus petites églises, Boufarik se situant au centre d'un cercle d'environ 25 km de rayon, regroupant dix-huit localités et comportant officiellement quatre annexes.

À une époque que je n'ai pu fixer avec précision, mais qui est postérieure à 1930, Boufarik se vit adjoindre l'arrondissement de Cherchell, détaché de la nouvelle paroisse de Miliana.

Le premier pasteur fut Ludwig (dit « Louis ») Bost ⁽²⁾ (1845-1929), petit-fils d'Ami Bost, le fougueux pasteur du Réveil, neveu de John Bost, fondateur des Asiles qui portent son nom; il avait fait ses études de théologie à Strasbourg et soutenu sa thèse en français: « *Essai d'introduction du livre de l'Ecclésiaste* » alors que l'Alsace était devenue allemande. Consacré pasteur par son père à Anduze le 19 juillet 1874, il rejoint un premier poste pastoral à Cherchell la même année, mais n'y reste que deux ans et il est appelé au nouveau poste créé à Boufarik où il est installé le 5 novembre 1876.

Installé est un bien grand mot car il n'y avait ni temple, ni presbytère, ni conseil presbytéral. Les cultes avaient lieu tout d'abord dans une salle de l'école des garçons puis, depuis le 10 février 1865, dans une pièce exiguë. Cet ancien séchoir à tabac (qui servit aussi de brasserie) était étouffant en été et si humide en hiver que les livres y moisissaient en peu de jours. Il était urgent de bâtir un temple.

Louis Bost s'y employa avec acharnement, aidé en cela par Léon Teule, de Souma, qui établit lui-même les plans et devis de construction et les présenta au conseil presbytéral dès le 3 février 1878. Le coût estimé à 15 000 F,

1 - Bibliographie: *Courrier du Dimanche* (indiqué en abrégé CdD), numéro du Centenaire, p. 6 à 8; Trumelet: « *Boufarik* », deuxième édition, Jourdan, Alger, 1887, p. 367-368 et 483.

2 - Voir Charles Marc Bost, *Mémoires de mes fantômes*, sans nom d'éditeur, ni lieu d'édition, 1981, tome III, p. 33 à 35.

Boufarik (Algérie), le Novembre 1879.

ÉGLISE PROTESTANTE
DE
BOUFARIK.

III

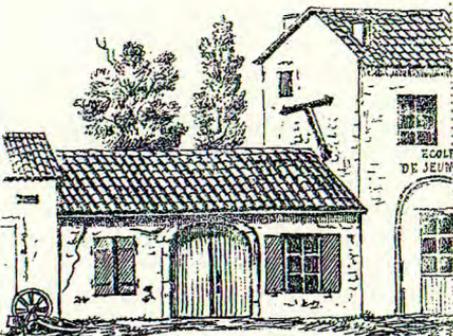
Je suis obligé de commencer très-prochainement la construction d'un temple dans ma paroisse, et cette œuvre, dont la nécessité se fait de plus en plus sentir, ne pourra s'accomplir sans un appel à la générosité tant de fois éprouvée de nos coreligionnaires.

Boufarik.

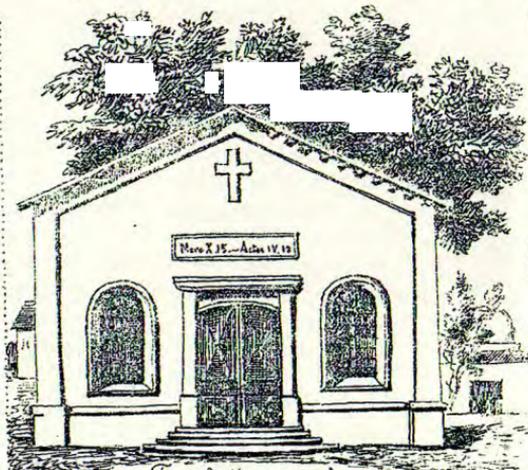
Avant d'en venir au vœu même de la question, permettez-moi de vous dire quelques mots sur la petite ville que j'habite, et de reproduire à ce sujet quelques lignes que j'adressais à l'Église libre le 18 Novembre 1878. — " Boufarik était, en 1850, un marais inhabitable, rempli de sangliers et de bêtes féroces; quelques rares sentiers le traversaient, suivant les terrains les plus fermes, ils aboutissaient tous à un endroit un peu plus élevé, au milieu duquel se trouvait une blanche " Koubba (sorte de chapelle) " dédiée à Sidi-Abdel-Kader-Ozilani, et un puits ombragé par quatre trembles aux branches desquels flottaient de petits bouts de corde; et quelquefois, à ces cordes, un corps humain se balançait dans l'espace; ces arbres étaient des jets, la justice des haïds.

(C'est à un jet de pierre de ces " bouts de corde " que doit s'élever notre temple).

" Deux figuiers et un palmier se dressaient sur le point où fut établi plus tard le cimetière de cette



Temple actuel



Temple à construire.

Echelle d'environ 0,007 par mètre

0

5

10 mètres



Le temple protestant de Boufarik (extrait de *Boufarik*, par Micheline Galéa et Raymond Nominé, éd. Alan Sutton).

terrain non compris. La mairie concéda un terrain dans ce qui deviendra la rue Borély-La-Sapie. Mais, lorsque les travaux débutèrent en 1879, Bost n'avait en caisse que 1700 F. Il multiplia les appels de fonds, les collectes en métropole, en Écosse, en Angleterre et en Suisse et obtint un prêt sans intérêt de Victor Zuber, industriel à Rixheim.

Enfin, le 29 mai 1881, le nouveau temple fut consacré par le pasteur Augustin Bost de Genève, père de Louis, en présence d'une foule nombreuse et de sept pasteurs en robe. En 1894 il est décrit, dans le journal *le Courrier du Dimanche* ⁽³⁾ comme « l'un des mieux appropriés à sa destination ; entouré d'un jardin complanté d'arbustes et de plantes souvent fleuries, avec ses fenêtres en ogive, son chœur surélevé, son autel en bois sculpté et son ancienne chaire historique, don de la vieille église de Montpellier à sa jeune sœur d'Algérie ».

Mais l'action du pasteur Bost ne se limita pas à cela : il créa une « bibliothèque populaire du Temple », offrant plusieurs centaines d'ouvrages et une école du jeudi et son action s'étendit au-delà des limites de sa paroisse puisqu'il créa, avec son collègue Charles Monod, *le Courrier du Dimanche*, première publication bimestrielle protestante en Algérie. Il agrémenta notamment les numéros d'astuces mathématiques.

Hélas ! en 1894, il contracta le typhus, n'en mourut pas mais dut renoncer à son ministère et démissionner après dix-huit ans dans la même paroisse où il laissa bien des regrets. Il était considéré comme un écrivain de talent, un musicien de qualité et un serviteur de Dieu particulièrement dévoué.

Son successeur, le pasteur Théophile, Lazare Boisset (1854-1910) ⁽⁴⁾ avait

3 - *CdD*, 1894, p. 17.

4 - *Bulletin de Société d'histoire du protestantisme français* (abrégé *BSHPP*), 1895, p. 288 ; 1901, p. 48 ; 1978, p. 349 et p. 426. Il était le père du professeur Jean Boisset (1909-1978) de la faculté de Montpellier.

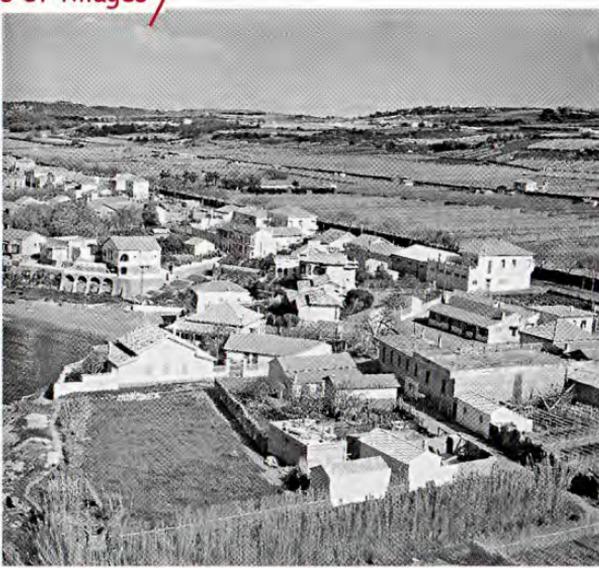
d'autres qualités; c'était essentiellement un aumônier militaire qui s'était couvert de gloire lors de l'expédition du Tonkin et notamment à Tuyen-Quan aux côtés du sergent Bobillot, ce qui lui valut une croix de chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. Il avait été évangeliste instituteur à Relizane de 1881 à 1884 avant son départ pour l'Extrême-Orient. À son retour, il fut pasteur à Aumessas, dans le Gard, mais ne soutint sa thèse de bachelier en théologie qu'en 1890. Nouvel Aramis, il n'était pas plutôt en fonction dans une paroisse qu'il rêvait de partir outre-mer comme aumônier militaire. C'est ainsi qu'il sollicita la faveur de partir - mais vainement - depuis Aumessas avec l'expédition du général Dodds au Dahomey et depuis Boufarik, en 1895, et de se joindre au corps expéditionnaire partant pour Madagascar, mais on lui préféra alors le pasteur de Chérchell. En 1900, il fut choisi - enfin - comme aumônier des troupes en campagne contre les Boxers en Chine; il y restera quinze mois, Boufarik étant alors provisoirement confiée à un suffragant, Émile Ledermann, le futur pasteur de Philippeville. Lorsque lui fut remis en 1902, la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il était le seul pasteur de France ayant une si haute décoration. Il est vrai qu'il avait été neuf fois au feu, comptait cinq campagnes de guerre et qu'il s'était dévoué sans ménagement dans les hôpitaux militaires lors des épidémies.

On doit au pasteur Boisset la construction du temple de Koléa, qui fut inauguré le 5 juillet 1896⁽⁵⁾. Auparavant les cultes se tenaient dans une remise « *longue comme un boyau* » au fond d'une cour où donnait également une écurie si l'on en croit le rédacteur du *Courrier du Dimanche* relatant cette dédicace. Il s'agissait d'une construction rectangulaire en un point élevé du village, dominant la plaine de la Mitidja. Le pignon de façade comportait un clocheton surmonté de la croix; la salle de culte était éclairée par six grandes baies et pouvait accueillir 120 personnes; une vaste sacristie complétait l'édifice. On évoqua alors le souvenir du pasteur Dürr qui présida les premiers cultes à Koléa, bien avant que Boufarik ne soit érigée en paroisse protestante.

Une autre tâche attendait, quelques années plus tard, le pasteur Boisset: faire passer l'église du régime concordataire au régime de séparation de l'Église et de l'État. On imagine mal ce que cela représentait de démarches auprès des autorités civiles ou religieuses, des paroissiens qu'il fallait convaincre de rejoindre telle ou telle formation luthérienne ou réformée. Nous disposons pour Boufarik du rapport que le pasteur fit au conseil presbytéral: « *Pendant vingt-trois jours consécutifs - du 25 novembre au 19 décembre - je suis sorti tous les jours en voiture de louage. J'ai parcouru ainsi 804 km, ce qui fait en moyenne 40 km par jour. J'ai visité quarante-neuf villages ou fermes compris en douze communes. J'ai fait au moins 124 visites, sans*

On imagine mal ce que cela représentait pour un pasteur de

5 - CdD, 1896, p. 58; CdD du 6 mars 1910 (article nécrologique qui le présente comme un « *homme aimable et bon, pasteur pieux et fidèle* »).



Castiglione, (extrait de *Alger et l'Algérois*, Elisabeth Fechner, Calmann-Lévy).



Bérard, (extrait de *Alger et l'Algérois*, Elisabeth Fechner, Calmann-Lévy).

Moussiegt, de Constantine, puis du synode luthérien de Paris

compter celles, nombreuses qu'il a fallu refaire ». L'aide de l'État disparaissant, il fallait demander à chaque paroissien ce qu'il voulait faire, combien il pouvait verser de contribution, etc.

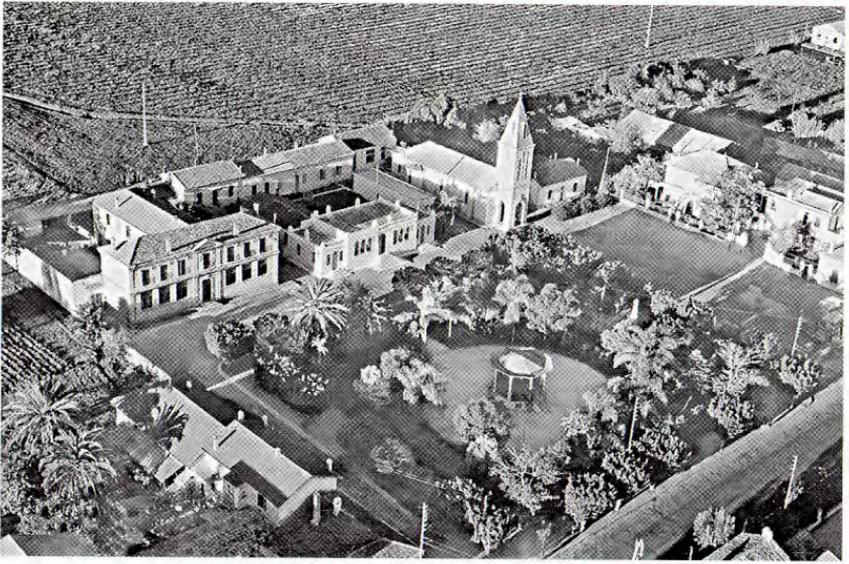
Si les renseignements fournis par le pasteur Boisset sont exacts ⁽⁶⁾, en 1896, la paroisse de Boufarik comptait environ 400 protestants disséminés dans dix-huit localités et, en 1898, les cultes avaient lieu à Boufarik les deuxième, troisième, quatrième et éventuellement cinquième dimanche du mois à 9 heures; le premier dimanche du mois, le culte avait lieu à Koléa à 9 heures et à 14 heures un autre culte était célébré alternativement à Castiglione ou à Bérard; Chebli était desservi le dimanche à 15 heures, Birtouta le troisième dimanche à 15 heures toujours.

Le pasteur Boisset dut démissionner pour raisons de santé en mars 1908 et c'est au conseil presbytéral qu'incombait finalement, la lourde charge d'affiliation au synode luthérien et dévolution des biens, en plus du quotidien d'une paroisse. Léon Teule, alors vice-président de ce conseil, se dépensa sans compter. Les statuts de la nouvelle Association culturelle furent déposés à la préfecture d'Alger le 8 mai 1908.

Ce ne fut en effet, qu'en avril 1911, après donc une vacance de poste de près de trois années, que fut installé Daniel-Jean Reboul ⁽⁷⁾ (1871-1915), fils de l'évangéliste de Relizane et dont une fille épousera le pasteur Henri d'Alger Agha. La commission exécutive avait prononcé sa nomination dès le

6 - Émile Carrairon, alors pasteur à Boufarik, semble en douter dans sa notice sur son église publiée dans le numéro du Centenaire de CdD.

7 - Voir le livret de Jean Sambuc sur « Les Reboul, une dynastie de potiers du canton de Dieulefit », Dieulefit association « Patrimoine potier », 1988, p. 36 et 37.



Birtouta-Chébli - la place centrale (extrait de *Alger et l'Algérois*, Elisabeth Fechner, Calmann-Lévy).

13 décembre 1910 ⁽⁸⁾. Mais il restera moins de deux années en poste à Boufarik, ayant opté, dès 1913, pour la charge de pasteur à Mostaganem. Il fut remplacé par François Bravaix ⁽⁹⁾ qui fut installé le 1^{er} avril 1913. Il devait demeurer plus de douze ans à Boufarik et connaître donc les quatre années tragiques de la Grande Guerre dans laquelle il devait perdre son fils Jean, mort au champ d'honneur en 1915, à 20 ans. Étant resté le seul non mobilisé en raison de son âge, il dut, en plus de sa paroisse, gérer celles de Douera, Blida et Miliana dont les pasteurs étaient mobilisés. Le rédacteur de la notice du numéro du Centenaire du *Courrier du Dimanche* conclut en disant que « *Ses anciens paroissiens n'ont garde d'oublier, ce pasteur à la figure fine, douce et sereine et leur affection reconnaissante le suit* » à Dieulefit où il s'était retiré en 1925 ⁽¹⁰⁾. Il revint passer ses dernières années de vie auprès de sa fille, à Boufarik où il mourut en 1943. Émile Carrairon lui succéda. Il dut restaurer une fois encore le temple de Boufarik qu'un tremblement de terre, cinq ans plus tôt, avait fortement ébranlé. Il ne put, hélas! améliorer une acoustique très déficiente. C'était un pasteur de sensibilité libérale qui fut un temps directeur de l'Institut Samuel Vincent de Nîmes, mais il s'efforça tout au long de son ministère de ne choquer personne par ses propos et il fut fort apprécié. Il restera à Boufarik jusqu'à sa mort en 1937; d'abord inhumé à Boufarik, ses restes ont été, après l'indépendance de l'Algérie, transférés à Saint-Chaptes, dans le Gard.

Édouard Faure, gendre du pasteur Bravaix, fut nommé à Boufarik en 1938. Il était jusqu'alors pasteur à Cherchell, paroisse qui fut, à cette occasion, rattachée à Boufarik. Il fut l'artisan du rattachement à l'Église réfor-

8 - CdD du 25 septembre 1910.

9 - BSHPF, 1978, p. 580.

10 - À partir de cette date, les renseignements que je reproduis sont issus des archives conservées par mon ami Louis Schneider que je remercie pour son aide précieuse.

mée de France nouvellement créée d'une église qui, jusqu'alors, était luthérienne. Ce fut à Boufarik aussi, une époque bien difficile à vivre que suivit une guerre, encore plus pénible. La paix retrouvée, le pasteur Faure quitta Boufarik pour Bourg-en-Bresse. Il passa les dernières années de sa vie à Montpellier auprès de sa fille Myriam, épouse du pasteur Freychet...

Après son départ de Boufarik un intérim du poste pastoral fut assumé par un ingénieur agricole, Éric Zurcher, qui devait plus tard, devenir pasteur à son tour, notamment à Uzès.

Puis vint en 1946, Michel Olivès, jusque-là professeur de lettres au collège colonial de Blida (une autre vocation tardive peut-être apparue à l'occasion de la guerre). Il était fils d'un missionnaire dans la communauté espagnole d'Oran. Il poursuivit des études de théologie parallèlement à l'intérim du poste de Boufarik et quittera l'Algérie le 22 septembre 1954, pour rejoindre son nouveau poste à Saint-Laurent-d'Aigouze, dans le Gard. Cinq semaines plus tard, pour la Toussaint, débuta cette période douloureuse qui devait aboutir à l'indépendance de l'Algérie.

*
* *

Le poste fut déclaré vacant et la situation rendait aléatoire son remplacement. Une candidature pourtant fut reçue, celle de Georges Tartar, jusque-là pasteur à La Mure. Il vint présider le culte à Boufarik le 8 mai 1955, fut élu et rejoignit son nouveau poste en septembre 1955.

Il avait une personnalité hors du commun, un charisme très affirmé et, soutenu par une partie seulement de son conseil presbytéral, fut à l'origine de la crise la plus grave que pouvait connaître une église et ce, dans un temps fort troublé ⁽¹¹⁾.

Georges Tartar était issu d'une de ces Églises d'Orient qui furent les premières dans le temps et ont subsisté, contre vents et marées, à dix siècles d'oppression musulmane. Il avait une connaissance du Coran presque aussi bonne que sa connaissance de la Bible et parlait un arabe littéral plus pur que celui de nombreux *ouléma*.

Les « événements », comme on disait alors pudiquement, eurent pour lui un retentissement plus grave encore que pour nombre de ses paroissiens. Et il trouva, parmi ces derniers, un soutien sans faille de la part de Marcel Astier, maire de Souma, conseiller général, au passé militaire glorieux ; comme colonel il avait conquis durant la dernière Guerre Mondiale, le Fezzan, que la France ne sut pas conserver, ni même réclamer après la victoire de 1945. Il était, lui aussi, un arabisant de qualité et avait réussi à se joindre à un groupe de pèlerins pour La Mecque ; il pouvait donc prétendre au titre de « *Hadj* ». Sa notoriété en milieu musulman était telle qu'il s'était fait élire au conseil général par le deuxième collège (collège musulman).

L'incompréhension dont les milieux métropolitains faisaient preuve à

11 - Les renseignements qui suivent sont, pour la plupart, issus du dossier qu'a constitué en son temps Louis Schneider qui, à l'époque des faits, était secrétaire du conseil presbytéral de Boufarik, a vécu cette crise et en a souffert.

propos de la situation en Algérie contribua beaucoup au développement de la crise. Certaines déclarations de pasteurs, l'attitude d'un pasteur Mathiot ⁽¹²⁾ apportant son concours au FLN étaient considérées par la majorité des fidèles comme autant de coups de poignard portés par leurs frères et venant s'ajouter aux agressions que les *fellaghas* leur faisaient endurer.

Ainsi, dès le 23 avril 1956, dix pasteurs du Gard (dont Michel Olivès), dans une lettre ouverte adressée au président du Conseil (Guy Mollet) écrivaient: « *Au nom de notre nation, nous nous humilions d'avoir couvert d'un silence complice, la grande souffrance du peuple algérien, soumis, pendant trop longtemps, au mépris et à la misère (...), nous pensons que l'envoi de l'armée fait figure de provocation qui ne peut qu'étendre le conflit et entraîner la guerre civile (...) nous vous adjurons de considérer le Front de Libération Nationale comme l'un des interlocuteurs valables en vue d'un cessez-le-feu* ».

Le Conseil presbytéral de Boufarik unanime, répliqua violemment dans une lettre datée du 2 juin 1956 et rendue publique: « *J'ai honte d'abord pour vous, parce que vous avez eu le triste courage de l'écrire (...) vous orientez aujourd'hui vos ouailles dans les sentiers de l'erreur, du mensonge et de la mort. C'est de cela dont vous devriez vous humilier maintenant* ». Cette lettre - dans laquelle je crois reconnaître le style de Marcel Astier - rappelait ensuite que la guerre que l'on nous faisait en Algérie était la « guerre sainte », prônée par les zéloteurs musulmans extrémistes, celle qui a poussé au massacre à Robertville, à Filfila, Aïn-Beïda, El Alia et Palestro, de femmes et d'enfants aussi bien que d'hommes, chrétiens ou musulmans « *innocentes victimes de vos interlocuteurs valables* ».

Comme on le verra fréquemment dans le conflit algérien, les prises de position métropolitaines de personnes qui se jugeaient bien pensantes, exprimées en termes choisis depuis un intérieur feutré, déchaînaient la colère de ceux qui vivaient un drame au jour le jour; elles accentuaient un fossé d'incompréhension chaque jour plus profondément tracé entre les deux bords de la Méditerranée.

Dans cette ambiance passionnée - et toujours dans l'église de Boufarik - une voix s'éleva, apportant un message d'union, de paix, de fraternité et l'espérance d'un monde meilleur. Cette voix fut celle du pasteur Tartar au travers de son « Union des croyants » qui voulait le rapprochement entre les grandes religions monothéistes, l'instauration d'une société juste, fraternelle et pacifique. Dans un texte daté du 28 février 1959 il présente sa démarche: « *C'est dans la recherche d'une solution au problème algérien que j'ai été amené à approfondir certaines questions*

L'incompréhension dont les milieux métropolitains faisaient preuve à

12 - Voir sur cette pénible affaire, *Présence*, février-avril 1978, dixième j
à passer en Suisse alors qu'il reconnaît être l'objet de recherches policières, était pour certains « annoncer l'E-
vangile »; pour d'autres, dont le Conseil presbytéral de Boufarik, le crime dénoncé par l'épître aux Romains,
chapitre 13, versets 2 à 4.

Comme on le verra fréquemment, le conflit algérien est une affaire de position métropolitaine. On jugea que la santé publique était en jeu. On ne pouvait pas vivre dans une telle situation. On préférait plus que tout autre chose la Méditerranée.

et à leur trouver des solutions nouvelles afin de travailler au rapprochement islamo-chrétien et de fournir à la communauté franco-musulmane qui se crée, un ciment religieux et spirituel qui la rendrait plus active, plus solide et plus unie (...). L'un des biens communs des monothéistes, c'est la foi en Dieu qui a été révélée et dont la révélation se trouve recueillie dans deux livres: la Bible et le Coran. L'étude de ces deux livres, sans parti pris dogmatique, permettrait aux croyants de se connaître et de s'aimer et de vivre dans la paix et l'harmonie fraternelle ».

En pleine guerre, alors que les fanatismes se renouaient, un tel message ne pouvait être reçu, car il est bon qu'il ait été proclamé.

Un accueil fut franchement mauvais; on crut qu'il y avait du syncrétisme religieux, certains parlèrent même de cheminement vers la conversion à l'islam. Les plus aimables évoquèrent la démarche

Si l'on ajoute que ce message était l'œuvre d'un pasteur qui affirmait corrélativement haut et fort son attachement à une Algérie française, seul cadre possible selon lui pour l'enfancement et le soutien d'un pareil projet, on comprend mieux que le pasteur Tartar ait été incompris de la plupart de ses interlocuteurs.

L'Église de Boufarik fut le théâtre d'une lutte fratricide où les deux camps multiplièrent maladroites et coups fourrés. Le consistoire était alors dominé par deux personnalités de qualité mais avec une conception très rigide de leur rôle et de la discipline dans l'Église; je veux parler des pasteurs Chatoney et Capiou. Après avoir vainement tenté d'obtenir du conseil presbytéral qu'il démissionne Georges Tartar, le consistoire saisit le Conseil national qui entend le pasteur de Boufarik le 19 janvier 1960. Ce dernier impressionne le conseil par « l'assurance fortement formulée de sa vocation à rechercher une méthode d'approche chrétienne de l'Islam ». Vu l'importance du conflit opposant ce pasteur et le consistoire, le Conseil national proposa un congé payé en métropole pour une durée minimum de six mois à partir du 1^{er} mars pour qu'il bénéficie « d'un temps de repos et de retraite propre à éclairer l'Église et eux-mêmes (i.e. les époux Tartar) sur la forme de ministère vers laquelle les connaissances et les dons particuliers de M. Tartar peuvent l'orienter » et pour permettre à ce dernier de poursuivre ses études islamiques et hébraïques, étant précisé que « la reprise du ministère au-delà de ce congé pourrait ne pas s'exercer dans un cadre paroissial ordinaire ». Dans la lettre accompagnant, pour le conseil presbytéral, cette décision, le pasteur Pierre Bourguet, président du conseil national, précisait que celle-ci « exceptionnellement généreuse (était) intangible, puisque nous sommes allés d'emblée à l'extrême limite de ce qui pouvait être envisagé ».

Cette mise en congé avec bannissement et incertitude quant à l'avenir de son ministère, ne pouvait être acceptée par le pasteur Tartar; elle ne le fut pas et dans sa lettre de refus ce dernier compara le conseil national au Sanhédrin et à la diète de Worms et leur reprocha « d'éteindre l'esprit ». En

